de défense syndicale et de défense ouvrière au double point de vue politique et économique.
» Approuvent les explications du citoyen Maurice Monier en ce qui concerne le Socialisme et les religions.
» Et se séparent au cri de : « Vive la République Sociale Universelle ! »
A 10 heures la fête se terminait. Une grande animation a régné dans Erre pendant le reste de la soirée.
Bonne journée qui augure favorablement des luttes futures dans cette petite localité socialiste.

L. B.

A Fourmies

Le temps a bien voulu se mettre de la partie; et la journée a été superbe à Fourmies.
Le matin, plusieurs établissements chôment déjà. Peu d'ouvriers se rendent à leur travail quand, dès cinq heures du matin, les salves d'artillerie, tirées à la fois sur les hauteurs des Promenades publiques et sur les hauteurs de Trieux, annoncent la Fête des Travailleurs.
Parmi les filatures qui chôment complètement, citons les filatures Douvin, Divry, A. Petit, Prohon; d'autres chômeront à partir de midi ou de deux heures; peu d'établissements travailleront jusqu'au soir.
Les travailleurs du bâtiment chôment également; et on n'apercevra pas un ouvrier de la journée sur les chantiers de la Salle de Fêtes et la Bourse du Travail.
Disons de suite que, toute la journée, la Fête du Travail a conservé à la fois son caractère calme et imposant.
A trois heures et demie précises, le cortège annoncé part de la Place de la Mairie pour se rendre au cimetière du Centre. Il se compose de plusieurs centaines de camarades, tous très calmes, dont les rangs iront sans cesse en grossissant jusqu'au cimetière.
En tête du cortège, portée par des employés communaux, la couronne en immortelles rouges de la *Ville de Fourmies aux Victimes de 1891*; puis, portées par des membres du Syndicat textile les couronnes envoyées par le Syndicat de la Métallurgie, la Fédération des Syndicats de Dunkerque, une gerbe de fleurs offerte par *Un groupe d'ouvriers d'une commune voisine à leurs Frères*, etc.; derrière les couronnes viennent les citoyens Cousin-Corbier, maire, Bressy, adjoint, entourés et suivis de plusieurs conseillers municipaux et de plusieurs conseillers prud'hommes ouvriers. Le cortège se découvre en traversant la Place de la fusillade, et gagne le cimetière par les rues Mogador, des Carniaux, des Rouets.
Plus de mille personnes sont déjà autour de la tombe des victimes de 1891, quand le cortège arrive.
Le petit monument élevé sur la tombe des victimes a un aspect à la fois simple et coquet :
Un entourage de pierre; sur cet entourage, neuf pylones portant des écussons 1891-1903 et reliés entre eux par des barres de fer forgé et bronzé; une entrée sur l'allée principale, et de chaque côté de cette entrée, des plates-bandes garnies de plantes vertes et de fleurs; deux écussons en marbre blanc surmontent le tout.
Sur l'un, gravée en lettres d'or, l'inscription suivante : Aux victimes du 1er Mai 1891 tombées pour la défense des revendications prolétariennes, le Parti socialiste reconnaissant; sur l'autre, également en lettres d'or, les noms des victimes de 1891 : Seguaux Emile, Giloteau Kléber, Hublet Louise, Diot Marie, Blondeau Emélie, Cornaille Emile, Leroy Charles, Pestiaux Gustave, Tonnelier Félicie.
Les pylones sont ciselés avec un art et une finesse remarquables.
Une petite estrade a été dressée devant la tombe.
Le citoyen Cousin-Corbier, maire, prend le premier la parole.

DISCOURS DE COUSIN-CORBIER

Citoyennes et citoyens,
« Je viens comme les années précédentes, au nom de la population ouvrière de Fourmies, rendre hommage aux victimes du 1er Mai 1891.
» Je ne prononcerai aucune parole de haine. J'estime que tout homme qui se respecte doit, devant la tombe recommander le recueillement, qu'il me soit cependant permis de caractériser ce fait historique qui a si cruellement immortalisé notre paisible cité.
» Le 1er Mai 1891 était un jour de fête, je dirais traditionnelle qui dégénéra en un jour de deuil universel.
» Il fut la conséquence d'un malentendu social dont la responsabilité morale incombe à ceux, qui ne voulant laisser à l'ouvrier aucun élément de liberté, en imposèrent à sa dignité en employant la force brutale des armes plutôt que la force morale de la persuasion et surtout de la solidarité.
» Quelles que soient les excuses recherchées dans l'intervention de certaines individualités dont les discours purent froisser certaines susceptibilités, il restera toujours acquis que ceux qui avaient un devoir social à remplir ont mis leur pouvoir à la disposition du patronat contre le prolétariat. Là est et restera la grande faute.
» Nos concitoyens qui reposent sous cette terre sont donc des martyrs du travail : aussi je le dis bien haut, ces morts appartiennent au prolétariat universel représenté par le socialisme seul élément d'émancipation.
» Le Socialisme, malgré les divergences de tactique n'a qu'un but, accorder par la transformation sociale, le bien-être dû à la classe ouvrière, seule productrice de la fortune publique dont elle ne retire aucun profit.
» Vivre d'espoir est une vaine satisfaction; aboutir s'impose; et pour atteindre le but il ne suffit pas de promesses pompeuses mais de réelles réformes qui créent progressivement les légitimes satisfactions réclamées par les travailleurs.
» Si nous désirons ces réformes progressives nous n'en constatons pas moins avec douleur la lenteur incessante qui préside à leur élaboration.
» Plus que jamais l'urgence s'accentue et sans rechercher les causes ailleurs qu'à Fourmies, nous pouvons affirmer que la misère de l'ouvrier est arrivée à son apogée. »
Aussi, socialiste convaincu, témoin des misères humaines, je vous recommande, citoyens, de maintenir fermement les principes essentiels du socialisme, la lutte des classes, la conquête des pouvoirs publics et la socialisation des grands moyens de production.
Que peut-on constater de plus triste que la situation de nos familles ouvrières, les salaires réduits à l'impossibilité de donner à chacun, par le travail, les moyens d'existence. Mettons-nous en lieu et place de l'ouvrier qui, après une pénible journée de travail, ne peut arriver à nourrir sa famille et de cette situation le patronat se désintéresse complètement. Cependant, c'est à lui plus qu'aux pouvoirs publics qu'incombe la responsabilité. N'est-ce pas lui qui récolte le fruit du travail sans même s'occuper si celui qui le produit peut rétablir les forces qu'il épuise et, permettez-moi la comparaison, le cheval, *compagnon de travail de l'homme*, est soigné avec plus de sollicitude que ne l'est le malheureux travailleur.
Je sais que les patrons, à Fourmies surtout, rencontrent de sérieuses difficultés dans leur industrie; mais cette constatation est une nouvelle preuve de la nécessité de cette transformation sociale si ardemment réclamée.
Si le patronat, convaincu de la responsabilité morale de la misère des ouvriers et soucieux de ses intérêts privés s'organisait dans l'intérêt du prolétariat, nul doute qu'il réussirait à améliorer cette triste situation, malheureusement les organisations qui ont été faites jusqu'à ce jour visaient plus la réduction des salaires que le relèvement des prix de façon; de là l'antagonisme entre le capital et le travail, et évidemment le travail a succombé.
De ces faits, il résulte que les pouvoirs publics et surtout les municipalités ont des charges trop lourdes et n'arrivent qu'après de grandes difficultés à donner quelques satisfactions aux malheureux.
Aussi, sans vouloir répondre aux critiques et insultes adressées à notre municipalité, permettez-moi, en cette circonstance, de vous affirmer que notre conduite a toujours été de donner, dans les mesures du possible, les plus grandes satisfactions à la classe ouvrière. »
Rapidement, le citoyen Cousin-Corbier passe en revue les réformes de la Municipalité socialiste : les secours aux familles des réservistes, l'assistance publique largement étendue, l'hôpital rendu à la classe ouvrière, la salle de fêtes populaire et la Bourse du Travail, enfin ce monument aux Victimes de 1891.
Le citoyen Cousin-Corbier ajoute :
« Voilà donc, citoyens, les grandes lignes de notre œuvre municipale qui ne répondent pas entièrement à nos désirs, mais elles prouvent, que sans promesses exagérées, nous avons donné à la classe ouvrière les plus larges satisfactions possibles; mais ce résultat ne s'atteint pas sans être attaqué par des personnalités intéressées; nous nous élevons au-dessus de ces attaques fiers du devoir accompli.
Citoyens : Dans l'intérêt du prolétariat, notre but est la défense de la République contre les embûches du parti opportuno-clérical. Nous sommes convaincus que, débarrassés des entraves réactionnaires, il sera possible de continuer l'œuvre des grandes réformes sociales qui assureront le triomphe de l'émancipation des travailleurs.
Martyrs de 1891 : Dormez en paix. Le jour est proche où vos cendres tressailleront au cri définitif de : Vive la République démocratique et sociale ».
Ce discours de Cousin-Corbier est longuement applaudi.

DISCOURS DU CITOYEN MORET

Le citoyen Moret a la parole. Il commence par donner lecture des adresses reçues par la Municipalité, du syndicat des ouvriers métallurgistes de Maubeuge et environs, de la Fédération des syndicats et du syndicat de la métallurgie de Dunkerque, de la Coopérative « La Clairvoyante des Prolétaires » d'Harnes, de l'Union démocratique et sociale de Compiègne, du Groupe d'Etudes socialiste du 2e arrondissement de Lyon, du Conseil municipal de Cette (Hérault), qui adresse une couronne portant l'inscription : « Le Conseil municipal de la ville de Cette aux fusillés du 1er Mai 1891, à Fourmies », (la couronne n'est pas arrivée et sera déposée aujourd'hui sur le monument).
Enfin, il lit une adresse de la famille Blondeau, à Sous-le-Bois, et du jeune Blondeau, qui, avec le citoyen Moret et vingt-cinq autres jeunes gens de Fourmies, était désigné, l'année de la fusillade, pour aller accomplir son service militaire au bataillon du 145e, qui avait tiré à Fourmies. Le citoyen Moret rappelle que c'est grâce à Millerand, qui menaçait d'interpeller le Ministre de la Guerre, M. de Freycinet, que la mesure fut rapportée et que les conscrits de Fourmies furent disséminés dans d'autres régiments.
Puis, il fait l'historique du crime de 1891 et de ses conséquences pour le Parti socialiste. Il montre le patronat capitaliste aux abois, voulant « faire un exemple », qui devait par suite tourner si bien contre lui, et donner dans le monde entier un essor nouveau aux idées socialistes, (les adresses qu'on reçoit aujourd'hui en sont la preuve).
Il ne faut pas, dit Moret, que sur le sol de Fourmies, le sang de ces victimes ait été répandu en vain.
Et, dans une péroraison soulignée d'applaudissements, le citoyen Moret demande à tous les camarades présents de faire ici sur la tombe des victimes du capitalisme, le sacrifice de leurs petites rancunes, de leurs petites haines personnelles. (De même, dit-il, que les religions disparues accomplissaient sur la tombe des ancêtres les sacrifices religieux).
Ce discours de Moret, révolutionnaire appel à l'union, est longuement applaudi.
Nous ne pouvons malheureusement qu'en donner un résumé trop succinct.
Le citoyen Cousin-Corbier invite enfin les camarades présents à assister aussi nombreux que possible à la réunion publique du 2 et à la manifestation du dimanche 3 mai. Nous montrerons, dit-il, que nous savons nous passer des gendarmes et de la force armée.
La foule s'est retirée lentement et vivement impressionnée par cette imposante manifestation.
Le soir, un bal public très animé sur les Promenades publiques ne s'est terminé qu'à une heure avancée de la nuit. Aucun incident.

A Caudry

Comme les années précédentes, la ville de Caudry a organisé pour aujourd'hui 3 mai, des réjouissances à l'occasion de la Fête Internationale du Travail. Voici le programme de ces réjouissances, qui ont commencé hier, par la distribution de gâteaux aux enfants des écoles :
A 4 heures et demie du soir, salle Boisdenghien, réunion des syndicats et des diverses corporations de la ville pour la nomination des délégués *chargés de présenter les désiderata du prolétariat Caudrésien aux pouvoirs publics*.
A 5 heures et demie, réception des délégués à l'Hôtel de Ville.
De 6 heures et demie à 7 heures et demie, sur la place de l'Hôtel-de-Bille, ascensions de ballons grotesques.
A 9 heures du soir, bal populaire à grandorchestre. — Grandes illuminations; feux de bengales, etc.

A Dunkerque

La ville est en fête. Il y a un contraste frappant entre l'animation de la ville, où des groupes passent en chantant, et le calme qui règne sur les quais où tout travail a cessé.
6.000 travailleurs de ports sont divisés en trois cortèges. Ils se sont rendus, au matin, sur la tombe des victimes du travail où des discours ont été prononcés par les représentants du syndicat du port. Ils se sont retrouvés, à la salle de la Gauloise, pour un meeting présidé par Kerfyser, secrétaire de la Fédération des syndicats.
Les citoyens Deslandres, président du Conseil des Prudhommes de Paris, membre du Conseil supérieur du Travail, et Louis Maurice, rédacteur à la *Petite République*, ont prononcé des discours qui furent très applaudis.
Le citoyen Sauvage, secrétaire du syndicat du port, a convoqué les assistants à la fête qui devait avoir lieu dans l'aprèsmidi, au théâtre. La salle fut bondée de monde. Le concert fut très réussi. Des ovations enthousiastes ont accueilli les artistes amateurs.
Le soir, à Dunkerque et Saint-Pol, des conférences furent données par Maurice, et à Rosendael, par Deslandres, sur le *Premier Mai, les droits des ouvriers et l'action syndicale*

A Liévin

La Fête internationale du Travail a été célébrée à Liévin avec beaucoup d'entrain et par l'unanimité des travailleurs.
Déjà, le 30 avril, on pouvait remarquer bon nombre de fenêtres garnies de drapeaux et d'oriflammes et principalement au numéro 3 de Liévin où le coup d'œil était superbe : la façade de *l'importante Coopérative ouvrière de la rue Thiers* disparaissait complètement sous les décorations.
Le soir, une foule compacte d'ouvriers se pressait dans la vaste salle de l'Alcazar pour entendre le député Lamendin, exposer en un langage clair et précis le but de la fête et développer les aspirations si légitimes de la corporation minière.
Une quête faite à la sortie de cette réunion, en faveur du camarade Delelis, délégué mineur à Nœux, malade depuis longtemps, a produit la somme de 20 fr. 25.
Après cette réunion et malgré le temps incertain la fanfare municipale, sous la direction de M. Philippe, a fait une brillante retraite aux flambeaux entraînant à sa suite dans toutes les rues de la ville une cohorte d'ouvriers, de femmes et d'enfants, sur plusieurs centaines de mètres bras-dessus bras-dessous, au chant de l'*Internationale*.
Le lendemain 1er Mai, le canon annonce à la première heure la Fête du Travail.
Dès 7 heures, une animation extraordinaire règne dans les rues. La joie déborde sur tous les visages; on vient d'apprendre qu'il n'y a pas de coupe aux puits numéro 1 et 1 bis et aux puits numéro 3 et 3 bis, il n'y a pas de traîtres. Et c'est les mains tendues que l'on s'aborde, heureux et fiers d'être en communion d'idées et de devoir.
Une imposante manifestation des ouvriers mineurs a eu lieu l'après-midi.
Un cortège s'est formé aux corons de la fosse numéro 3, de Liévin. Les manifestants se sont tout d'abord dirigés vers la fosse numéro 3 de Lens, puis vers les corons de la Plaine et de l'Ile-du-Diable.
En arrivant à la mairie la foule des mineurs était devenue énorme.
Le citoyen Desfernez, maire de Liévin, ayant l'églantine rouge à la boutonnière, assisté de Lamendin et de Beugnet, trésorier du Syndicat, a reçu les revendications ouvrières qui lui ont été présentées et commentées par le citoyen Léon Degréaux, secrétaire de la section de Liévin.
Elles portent notamment sur la prud'homie minière, sur les accidents du travail et sur la loi qui règle le fonctionnement des délégations.
Le citoyen Lerat, secrétaire général de la Libre-Pensée socialiste, remet ensuite une pétition signée de tous les militants anti-cléricaux, invitant tous les élus républicains à appuyer et à faire voter le projet de loi de Pressencé sur la séparation des Eglises et de l'Etat.
Le maire et Lamendin ont répondu en quelques mots et ont félicité les mineurs pour leur belle manifestation.
Le citoyen Beugnet a prononcé une allocution très applaudie. Il a flétri avec force les haines d'école si préjudiciables à la marche du socialisme.
A l'issue des réceptions, le cortège s'est dirigé vers le cimetière, où des couronnes ont été déposées sur les tombes de Dilly, délégué mineur ancien adjoint et de Dernoncourt, un des fondateurs du Syndicat.
La soirée a été très animée.

Dans les départements

A CARMAUX

Le 1er Mai a été célébré avec autant d'entrain que les précédentes années.
Le chômage a été général partout, sauf chez M. Rességuier, qui maintient son personnel sous un joug de fer.
Jaurès, venu hier soir, a prononcé un de ses plus beaux discours populaires devant les trois mille travailleurs assemblés au syndicat des mineurs. Notre ami a parlé de la signification du 1er Mai, de l'arbitrage international, du désarmement. Ses paroles ont été accueillies par des acclamations unanimes.
Pas la moindre note discordante dans cette journée, au cours de laquelle les travailleurs carmausins ont manifesté hautement leur attachement au Socialisme et leur union étroite avec les prolétaires de tous les pays.

A LYON

Les diverses organisations ouvrières affiliées à la Fédération régionale des syndicats du Sud-Est avaient convié leurs adhérents à la Bourse du travail pour la célébration du 1er Mai.
Trois mille personnes des deux sexes avaient répondu à leur appel.
Après de très courts discours, une délégation suivie de 600 manifestants, chômeurs pour la plupart, et précédée des drapeaux rouges de la Fédération et de la Bourse du travail, s'est dirigée vers le cimetière de la Guillotière.
Une couronne d'immortelles rouges a été déposée sur la tombe du citoyen Thozet, ancien secrétaire général de la Bourse du travail.
De grandes forces policières encadraient le cortège. Les ponts étaient barrés par des gardes municipaux à cheval. Aucun incident à signaler.
Le soir, des fêtes de famille ont eu lieu avec grand entrain.

A TOULON

Le 1er Mai a été fêté par le syndicat des ouvriers du port. Une conférence a eu lieu au Casino; y assistaient 4.000 ouvriers. Tous les ateliers de l'Etat chômaient.
Au cours de la conférence, le nom de M. Pelletan, organisateur de la journée de huit heures, a été acclamé.

A SAINT-ETIENNE

Le 1er Mai s'est passé sans incident. Les bureaux de la mairie et des services municipaux ont été fermés pendant la journée.
Aristide Briand, député, a fait à Saint-Jean-Bonnefonds, une conférence sur la question sociale, la situation politique et la nécessité pour les travailleurs de s'unir pour réaliser leur émancipation.
Briand fera demain une conférence à Saint-Rambert-sur-Loire.

A BOURGES

La municipalité socialiste de Bourges a célébré, comme les années précédentes, la date du 1er Mai.
Les services municipaux chômaient. Il y a eu le soir retraite aux flambeaux par la fanfare de la Bourse du travail et conférence-concert; la mairie était illuminée.

A PARIS

Une réunion corporative a eu lieu hier après-midi, grande salle de la Bourse du travail, à l'occasion du 1er Mai. Environ un millier de citoyens assistaient à cette réunion, qu'organisait la Confédération générale du travail et que présidait le citoyen Baumé, de l'Union des syndicats de la Seine.
Après avoir entendu de nombreux orateurs, la réunion a voté un ordre du jour invitant notamment les travailleurs à s'organiser pour pouvoir, le 1er Mai 1904, décréter la grève générale des corporations afin d'obtenir la journée de huit heures.
De leur côté de nombreux groupes de Paris et de la banlieue ont fêté le 1er Mai; signalons la fédération nationale des maçons limousinants, dont la réunion était présidée par Paul Brousse, conseiller municipal. Henri Turot y a fait une conférence; signalons encore l'Emancipation de Puteaux, où les citoyens Louis Lajarrige, conseiller municipal; Renaudel, Jean Longuet et Ducos de la Haille; le groupe socialiste révolutionnaire du 7e arrondissement; la Fédération socialiste révolutionnaire autonome du 13e arrondissement de Paris, etc.
D'autres réunions, plus nombreuses encore, eurent lieu ce soir samedi.

A l'Etranger

EN ITALIE

A Rome, les ouvriers se sont rendus en masse ce matin au meeting du 1er Mai, et dans l'après-midi, se réunirent dans des fêtes champêtres, aux environs de Rome.
L'Union socialiste romaine, à l'occasion du 1er Mai, avait préparé un manifeste aux travailleurs. La questure en a empêché l'affichage. Le manifeste imprimé sur des feuilles volantes a été distribué dans les réunions.
Les socialistes romains se réunirent l'après-midi, dans les jardins du restaurant « Garafano Rospo ». Le professeur Soldi, membre de la fraction la plus avancée du parti socialiste, a prononcé un discours.

EN BELGIQUE

A Bruxelles, la fête socialiste fut célébrée avec un grand enthousiasme.
Les locaux socialistes étaient *pavoisés*. Il y avait grande animation à la Maison du Peuple.
Plusieurs milliers de houilleurs du Borinage ont tenu un meeting au local dit « la Populaire », à *Liège. Les députés socialistes prononcèrent des discours.*
A Gand, quinze cents ouvriers des filatures ont célébré par le chômage la fête socialiste internationale.

EN AUTRICHE

Vingt-trois meetings convoqués par le Parti socialiste et autant de meetings organisés par les syndicats ont eu lieu le matin à Vienne.
L'affluence a été partout énorme.

EN ALLEMAGNE

De nombreux meetings eurent lieu le matin à Berlin. Les salles ont été bondées.
Les ouvriers organisés chômaient.

NOS DÉPÊCHES

(Par Services Téléphoniques Spéciaux)

La Révolte des Moines

Officiers Rebelles

Paris, 2 mai. — Deux officiers viennent de suivre l'exemple du colonel de Coubertin, en refusant de coopérer à l'expulsion des moines en révolte contre la loi.
Le lieutenant de Lestapies, du 3e dragons, avait été commandé pour se rendre avec son peloton à l'extrémité de l'avenue Béraudière, derrière le couvent des prémontrés, à Nantes. Il trouva là le commissaire de police Dupüé auquel il dit :
— Quels sont les ordres?
Le commissaire répondit :
— Attendre les événements.
L'officier reprit : « J'ai l'honneur de vous dire que j'ai obéi au capitaine en venant ici avec mon peloton. Je refuse d'obéir maintenant à l'autorité civile que vous représentez. »
Puis il partit, laissant le commandement aux sous-officiers en sous-ordres.
Après avoir demandé son nom, le commissaire a dressé procès-verbal de cet incident et en a avisé le lieutenant-colonel commandant la place.
D'autre part, on annonce de la Roche-sur-Yon (Vendée) que le lieutenant Portier, du 93e régiment d'infanterie, ayant reçu l'ordre de se rendre, à la tête d'une compagnie, pour assurer l'ordre aux Sables-d'Olonne, a refusé d'exécuter cet ordre.
Le ministre de la guerre, avisé par les autorités militaires locales, a mis le lieutenant Portier aux arrêts de rigueur, en attendant sa comparution devant un conseil de guerre.
Le lieutenant Portier (Louis-Marie-Joseph), est né le 12 juillet 1872, à Mauves (Loire-Inférieure); entré au service comme engagé volontaire le 20 janvier 1892, il est sorti de St-Maixent le 1er avril 1897.

Arrestation de Capucins

Millau, 2 mai. — Un mandat d'amener lancé contre les Capucins de Millau a reçu son exécution hier dans l'après-midi.
Le sous-préfet, le procureur de la République, le juge d'instruction, accompagnés de brigades de gendarmerie, se sont rendus au couvent.
Un serrurier, requis, a ouvert les portes pendant qu'à l'intérieur on sonnait le tocsin.
Deux Capucins seulement se trouvaient dans le couvent, entourés de leurs amis, qui ont crié : « Vive la liberté ! » au moment où les religieux ont été conduits au palais de justice.
La police avait remarqué, au moment de l'expulsion des Capucins, une jeune fille fort bien mise qui, non seulement accablait de projectiles les magistrats dans l'exercice de leurs fonctions, *mais qui distribuait de l'argent pour qu'on jetât des pierres aux agents*.
Mlle C..., qui appartient à une riche famille de notre ville a été citée devant le juge, pour répondre de ses actes. Mais elle a disparu et *nul ne sait où elle s'est réfugiée*.
Les deux Capucins arrêtés ont été conduits au parquet.

LE ROI D'ANGLETERRE à Paris

La Journée de Vendredi

Paris, 2 mai. — Paris a fait hier, à Edouard VII une réception cordiale.
Les manifestations auxquelles nous avons assisté ne rappelaient point l'enthousiasme provoqué par la visite des souverains russes.
Elles n'avaient rien non plus, de la froideur qui s'attache d'ordinaire aux pompes officielles.
Cordialité, au contraire, semble être le seul mot dont on puisse user pour dépeindre l'état d'âme d'une foule immense accourue sur le passage du souverain qui fut un Parisien parisiennant avant son accession au trône, et, caractériser l'évidente satisfaction de celui-ci à se retrouver en une ville dont les aspects lui sont familiers, et dont la population eut toujours ses sympathies.
Malgré l'ardente campagne de la presse nationaliste, la population parisienne a fait au roi d'Angleterre un accueil chaleureux. Sur tout le parcours qui a suivi le cortège, une foule énorme se pressait. De nombreuses acclamations ont retenti. Ajoutons que les quartiers du centre et notamment les environs de l'Elysée, de la Madeleine et de la place Vendôme, étaient admirablement pavoisés. Voici d'ailleurs, succinctement résumées les différentes phases de cette journée.

L'ARRIVEE DU ROI

Le roi Edouard VII, venant de Rome par Modane, est arrivé à Paris, après un arrêt à Dijon, à 3 heures. Il a été reçu, à son entrée en gare de la Porte Dauphiné, par M. Loubet, entouré des présidents de la Chambre et du Sénat et des membres du gouvernement.
Le train royal est orné de drapeaux français et anglais à l'avant. Des premiers wagons descendent l'amiral Fournier et le général de Lacroix, attachés à la personne du roi, M. Paoli, commissaire spécial, sir Edmund Monson et le personnel de l'ambassade d'Angleterre.
Mais tous les yeux sont fixés sur la portière d'avant du wagon royal. Elle vient de s'ouvrir et dans sa large baie apparaît le roi Edouard VII.
Il est en uniforme de feld-maréchal de l'armée britannique : tunique rouge à une rangée de boutons, col noir à triple broderie d'or se répète sur les hauts parements noirs des manches; pattes d'épaulette à quadruple torsade d'or; lourdes aiguillettes d'or; pantalon noir à bande rouge. Le ceinturon en broderies d'or à double bélière soutient le sabre à la turque, à la poignée d'ivoire, à la garde d'or ciselé; le fourreau en est de chagrin noir, avec passants, anneaux, bouterolle et traîne d'or ciselé.
Le roi porte le grand cordon de la Légion d'honneur et la plaque d'argent de notre ordre national brille seule sur son sein gauche, d'où les autres décorations sont absentes.
Il s'avance, le chapeau à la main, un chapeau bicorne, qui se porte « en colonne » et du sommet duquel retombe un vaste plumail blanc.
Le président de la République s'avance de son côté. Les vingt pas qui séparent les deux chefs d'Etat sont vite franchis.
Et tandis que la musique de la garde républicaine achève les derniers accents du « God save the King », Edouard VII, d'un geste large, tend la main au président de la République.
Il parle le premier.
— Ça va bien ?
— Merci. Avez-vous fait un bon voyage ? répond M. Loubet.
— Excellent. Je ne suis pas du tout fatigué répond le roi.
Ces paroles cordiales échangées, M. Loubet présente au roi du Royaume-Uni les présidents des deux Chambres, le président du conseil, les ministres et les hauts dignitaires qui l'accompagnent. Et pour chacun d'entre eux Edouard VII a un mot aimable. Il connaît personnellement, d'ailleurs, la plupart de ceux qui sont là.
Les présentations achevées, le roi et le président s'acheminent vers l'escalier de sortie. Au passage, Edouard VII salue militairement le drapeau de la garde. Tandis qu'ils s'éloignent, la « Marseillaise » retentit.

LE ROI & LA FOULE

Le président et le roi paraissent au seuil de la gare.
A ce moment les tambours et les clairons des régiments massés devant la gare, battent et sonnent « aux champs », les trompettes de cavalerie et de l'artillerie sonnent « la marche », puis après trois reprises de ces sonneries, les musiques militaires attaquent la grave mélodie du « Gode save the King », bientôt suivie de la « Marseillaise ».
Les premiers coups d'une salve de 101 coups de canon retentissent.
Edouard VII s'arrête un instant, contemple les troupes qui lui rendent les honneurs, la foule qui l'acclame et mêle à ses vivats le nom du président Loubet et celui de la République.
Il est rayonnant de satisfaction et paraît en pleine santé et en pleine force.

LE CORTEGE

Le roi prend place alors dans la daumont du président. M. Loubet s'assied à sa gauche.
La voiture où ont pris place les deux chefs d'Etat s'avance au pas précédée du piqueur Troude, tandis que le cortège se forme derrière elle.
Le 1er cuirassiers tout entier forme l'escorte. Au trot, le cortège s'ébranle vers l'ambassade d'Angleterre, devenue palais royal, tandis que les acclamations de la foule retentissent et couvrent le bruit des musiques militaires.
Place de l'Etoile, place de la Concorde et rue Royale, la foule est énorme. Elle acclame avec entrain le roi, M. Loubet et la République.

A L'AMBASSADE

Le roi est arrivé à l'ambassade d'Angleterre à trois heures et demie.
Le président de la République entre avec le roi Edouard dans un salon du rez-de-chaussée; les deux chefs d'Etat s'entretiennent pendant quelques instants. M. Emile Loubet prend congé et regagne l'Elysée dans la calèche de gala. De nouveau, le président de la République est vivement acclamé par la foule.

LE ROI A L'ELYSEE

A quatre heures cinquante-cinq, le roi monte en voiture avec son ambassadeur pour se rendre à l'Elysée.
Une compagnie de garde républicaine rend les honneurs au souverain au moment de son départ. Un escadron du 1er cuirassiers escorte le cortège.
Dans les voitures suivantes, prennent place; l'amiral Fournier, le général de Lacroix, le commandant Chabaud, attachés à la personne du roi, les personnages de sa suite et le personnel de l'ambassade de Grande-Bretagne en grand uniforme : MM. Maurice de Bunsey, ministre plénipotentiaire; lieutenant colonel Stuart Worthley; le capitaine C. L. Otley; M. Austin Lee, M. Hugh O'Beirne, M. Colville Barclay, M. J. Ford, M. Eric Phipps, l'hon. Charles Henry Tufton, M. Ch. Rhys Winkpield, M. Maxwell Monson.
Lorsque la voiture royale paraît, une acclamation retentit : Vive le roi ! Vive le roi !
Sa Majesté Edouard VII se penche à la portière et salue en souriant.
Le roi porte la tenue de feld-maréchal avec le grand cordon de la Légion d'honneur en écharpe.
Les honneurs militaires sont rendus à l'arrivée et au départ du roi par un bataillon du 5e de ligne, commandé par le colonel Villers, avec musique et drapeau. La musique joue le « God save the King ».
A sa descente de voiture, le roi est reçu par M. Mollard, introducteur des ambassadeurs.
En haut du perron, se tiennent : le général Dubois, portant le grand-cordon de l'ordre du Danebrog, et le commandant Surer, officier de jour.
Le président de la République s'avance vers le roi. Il traverse avec lui le salon des Tapisseries, le salon des Aides de camp et l'invite à prendre place sur un fauteuil dans le salon diplomatique.
Les personnes de la suite du roi et les membres des maisons civile et militaire du président restent dans le premier salon.
Assis tous deux, Edouard VII et M. Loubet s'entretiennent durant vingt minutes. Le roi demande à saluer Mme Loubet et la conversation reprend. L'entrevue a duré exactement vingt-sept minutes.
Le roi Edouard, reconduit à sa voiture par MM. Mollard et de Roujoux et les officiers de la maison militaire, salue le drapeau qui s'incline sur son passage.
A son retour à l'ambassade, le roi est de nouveau l'objet de chaleureuses acclamations.

LA SOIREE

Les Parisiens qui, retenus par leurs occupations, n'avaient pu se rendre à l'arrivée du roi d'Angleterre, dans l'après-midi, n'ont pas voulu laisser passer la journée sans saluer Edouard VII. Aussi dès huit heures une foule énorme se pressait-elle aux environs de la rue Royale et sur tout le parcours que devait suivre le cortège jusqu'au Théâtre Français.
C'est une foule joyeuse et bon enfant, composée en majeure partie d'ouvriers et d'employés, venus là avec leurs femmes et leurs enfants pour entrevoir l'hôte royal de la France.
De l'ambassade au Théâtre Français, le roi, sur tout le parcours, a été vivement acclamé. Dans la voiture royale se trouvait

---

FEUILLETON DU 4 MAI 1903. — N° 33

LA BUVEUSE DE LARMES

PAR

Pierre DECOURCELLE

PREMIERE PARTIE

XII

L'amour d'un Breton

— Non, dit-elle, désignant du bout de son éventail un petit salon désert, conduisez-moi par ici... Je suis un peu fatiguée... Vous resterez à côté de moi, et nous ferons un bout de causette, si toutefois cela ne vous ennuie pas !
Pourquoi le cœur du jeune homme battait-il à tout rompre en obéissant à sa compagne ?
Pourquoi, en respirant le parfum qui s'émanait de cette femme, en fut-il pénétré jusqu'au plus profond de son être, et tressaillit-il soudain comme s'il était pris d'une subite et inexplicable peur ?
— Nous causerons théâtre !.. Tenez !... De la dernière pièce des Variétés ! dit la marquise en souriant... Et de Mlle Lina Rémy ! De la sorte, le temps ne vous semblera pas long.
La liaison de Lina Rémy, la célèbre et exquise divette des Variétés, et du vicomte Yves de Kéroland était une de ces histoires qui avaient longtemps défrayé les conversations mondaines, mais dont maintenant on ne parlait plus tant elle était admise.
Née pendant un souper, après une revue du club, et par un hasard de voisinage à table, on n'eût jamais supposé d'abord qu'elle pût durer plus que ce que vivent des caprices semblables, d'une mode à l'autre ou de la rentrée au Grand-Prix de Paris.
Sans être un coureur de ruelles, le jeune Breton était loin d'être un sage, et, si l'on se plaisait à sourire de son caractère un peu plus poétique et plus exalté qu'il ne convenait à un clubman, on ne l'eût pourtant pas soupçonné de prendre au sérieux une amourette de coulisses.
D'autre part, Lina Rémy n'avait jamais passé pour un modèle de constance. Mais voilà que tout à coup ces deux êtres s'étaient pris à s'adorer, et que chaque jour resserrait les liens que les unissaient, de sorte qu'à la fin cela avait effrayé les amis du vicomte.
La comtesse de Kéroland avait cru devoir intervenir, mais, en dépit de l'immense respect et de l'affreuse vénération qu'il éprouvait pour elle, Yves avait résisté à ses objurgations. La mère avait alors essayé des voies détournées, et, grâce à un parent qu'elle possédait à l'ambassade de Russie, elle avait négocié pour l'actrice un engagement merveilleux à Saint-Pétersbourg. Lina avait refusé sans hésitation.
— Il n'y a plus à espérer qu'en Dieu ! avait dit son curé à la comtesse quand celle-ci avait regagné désespérée son château de Cornouailles. Et chaque jour, la Bretonne ajoutait, dans ce but, un bout de prière à ses patenôtres.
Toutes ces démarches avaient simplement eu pour résultat de sceller plus définitivement encore, s'il était possible, l'amour des deux jeunes gens.
On savait qu'Yves de Kéroland n'épouserait jamais Lina Rémy, mais chacun en même temps avait la conviction que jamais non plus il ne l'abandonnerait.
— Alors vous l'aimez toujours éperdument ? dit la marquise après s'être étendue nonchalamment sur un divan et avoir fait signe au jeune homme de prendre place à ses côtés.
Yves devint très pâle, quelque peu interdit, et, d'une voix embarrassée, il balbutia :
— Oui, madame... éperdûment.
— Et elle vous rend naturellement ce bel amour ?
— Oui !
La marquise ne répondit rien.
Il y eut une minute de silence embarrassé pendant laquelle la mélodie berceuse d'une mazurka que jouait l'orchestre parvenait seule jusqu'au petit salon retiré où se tenaient les deux jeunes gens.
Yves était de plus en plus troublé.
De ce corps de femme qu'il venait de presser entre ses bras, de ces épaules nues, de ses seins dont il apercevait les contours s'exhalait un courant d'effluves enivrants qui le rendaient fou.
Les grands yeux noirs de la marquise avaient adouci leur expression quelque peu impérieuse, et une sorte de nuage passait sur son visage plus pâle encore que de coutume.
Tout d'un coup, brusquement, elle se leva, et tandis qu'un soulèvement de sa poitrine laissait échapper un lent soupir, elle murmura, d'une voix faible comme celle d'une mourante :
— C'est dommage.
Et, s'éloignant vivement, elle rentra dans le grand salon, où aussitôt se pressa autour d'elle une foule d'habits noirs.
Yves de Kéroland était resté seul dans le petit salon. Il demeura sur le canapé d'où la marquise avait fui sans qu'il eût songé à faire un geste pour la retenir. Il avait entendu les mots qu'elle avait laissé tomber en s'éloignant et ils avaient retenti en son cœur, y apportant une soudaine et atroce douleur, et en même temps aussi une ineffable joie.
Il se sentait envahi par des pensées folles, son cerveau bouillonnait, enfantant les projets, *les rêveries les plus fantastiques*. Titubant, il se dressa, voulant lutter contre le malaise délicieux et cruel qui l'étreignait. Il s'avança vers la porte du grand salon, et de là, du premier coup d'œil, la distingua au milieu des groupes.
Autour d'elle, il apercevait les hommes les plus nobles et les plus distingués, se pressant, luttant d'esprit et de grâce, tous la joue un peu pâle devant cette dominatrice à l'œil noir, la lèvre crispée par une émotion qu'ils dissimulaient vainement.
Il devinait l'atmosphère d'amour qui enveloppait cette charmeuse, et l'ivresse qu'elle dégageait, où *tous venaient se griser*, de gaîté de cœur, sachant qu'ils en mourraient peut-être, mais n'ayant déjà plus la force de s'éloigner...
A son tour, elle le vit, et jeta sur lui un long regard *à travers la foule... Alors il se* redressa et, sans détourner la tête, il s'enfuit...
Dans l'antichambre un valet lui mit sa pelisse et fit avancer son coupé.
— Au théâtre ? demanda le cocher bien stylé, et rompu aux habitudes quotidiennes de son maître.
— Non, dit-il, chez moi ! Je suis fatigué.
Et à part lui il ajouta :
— Je ne verrai Lina que demain.
Le lendemain cependant il n'alla pas chez sa maîtresse, et se contenta de lui envoyer un mot et un bracelet qu'elle avait remarqué à la devanture d'un bijoutier quelques jours plus tôt en se promenant avec lui.
Le lendemain il se rendit au *five o' clock* de la marquise de Santarem.
Depuis six mois seulement qu'elle était fixée à Paris, ces réceptions quotidiennes de la marquise avaient acquis une sorte de célébrité.
Par un concours fortuit de circonstances, peut-être autant que par l'irrésistible attrait qu'exerçait la jeune femme, ces réunions généralement banales passées à boire du thé en mangeant des gâteaux et en racontant de ridicules et insignifiants potins, étaient devenues chez elle le rendez-vous de la haute élégance, et aussi des sommités de la science, de l'art et de la politique.
Les femmes les plus sévères, aussi bien que les mondaines les plus en vue, s'y pressaient; et tous et toutes en sortaient charmés et ravis de la grâce et du bon accueil de l'hôtesse.
Quand Yves de Kéroland entra dans le salon, Lydia était assise auprès de sa tante, dona Isabelle d'Almeida, au milieu d'un cercle brillant d'hommes et de femmes qu'elle charmait de sa grâce et de son esprit, et parmi lesquels se trouvait justement Robert de Malestroit, l'ami intime du jeune Breton.
Elle leva les yeux vers le jeune homme; et celui-ci, en s'avançant vers elle pour la saluer, devint très pâle, car il avait remarqué que la marquise avait pâli aussi en le regardant.
Il s'inclina respectueusement devant elle, mais ne put parvenir à prononcer un mot de compliment. Sa gorge serrée n'eût laissé passer aucun son.
Restant, elle aussi, silencieuse, Lydia lui désigna un siège du geste.
Mais alors, subitement, ainsi qu'il arrive souvent pour ceux qui aiment, tout ce qui entourait Yves et Lydia disparut à leurs yeux. Leurs pensées soudainement se confondirent; ils vécurent, pour ainsi dire, l'un en l'autre, l'un pour l'autre.
Leurs âmes se mêlèrent dans un mutuel et immense besoin de possession, tandis que la comtesse d'Almeida racontait, le plus drôlement du monde, avec son accent portugais, son mariage avec feu le général d'Almeida « si beau et si terrible qu'il ressemblait au dieu Mars », et que les dames, tenant leurs tasses de thé avec ce geste gracieux des Parisiennes, le petit doigt levé, les lèvres tendues comme celles des chattes gourmandes, écoutaient souriantes, en buvant à petits coups, et en croquant des gâteaux.
Lydia et Yves ne se parlaient point, mais ils se comprenaient par leurs gestes, par leur attitude, par leurs regards. Ceux du jeune Breton semblaient dire :
— Voyez ! Je suis vaincu ! Vainement j'ai voulu résister à la passion que votre vue a fait naître en moi !... Je vous aime !... J'avais peur de vous aimer parce que l'amour que vous m'inspirez est mortel, parce qu'une trahison de vous serait ma mort, que votre possession même serait pour moi un tel délice que le terme en serait ma mort !
Elle semblait le comprendre et du regard aussi lui répondait :
— Moi aussi, je vous aime ! Chassez ces pensées funèbres qui vous obsèdent... L'amour, c'est la vie, c'est le bonheur !...
Le cœur d'Yves se brisait de bonheur.
Au moment où, afin de ne pas se faire remarquer par une trop longue présence, il se retirait, elle lui tendit sa main nue.
Un frisson d'une volupté âcre et violente jusqu'à la douleur parcourut tout son être quand il la toucha :
— Je ne sortirai pas demain, glissa-t-elle à son oreille. Venez à cinq heures !...
Au moment où il traversait l'antichambre, il fut rejoint par Malestroit, qui avait quitté le petit salon derrière lui.

(A suivre.)